

GÉNÉRAL DONOP

LETTRES
SUR L'ALGÉRIE

1907-1908



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1908

Tous droits réservés

CHAPITRE XVII

SIDI-BEL-ABBÈS

Août 1907.

Quand on quitte Tlemcen en chemin de fer, on jouit, pendant près d'une heure, d'une vue magnifique. La voie court, par une série de lacets, sur le flanc du Djebel-Hanif, dominée, souvent de très près, par des escarpements élevés, et dominant la plaine. Au sortir de la ville, elle passe devant le cimetière séculaire, ombragé d'arbres élevés et touffus, calme et mélancolique et gracieux, lieu habituel des promenades des femmes et des enfants, qui mangent, songent, chantent et dorment, au milieu de l'amas des petites tombes bombées de leurs ancêtres.

Puis c'est le village de Bou-Médine, accroché à la montagne, dont le joli minaret blanc se détache sur un fond de verdure. C'est là, dans une petite kouba attenante à la mosquée, qu'est enterré ce saint personnage de Bou-Médine, qui, né en Espagne et ayant professé à Bagdad, à Séville, à Cordoue puis à Bougie, se proposait de se fixer à Tlemcen quand la mort le surprit. Malgré tout ce qui a tant de fois bouleversé le pays, rien, depuis des siècles, n'a jamais troublé, rien ne trouble encore le calme de ce saint lieu. Le bruit du petit jet d'eau qui tombe, goutte à goutte, dans la vasque de marbre de la petite cour, semble compter le temps, qui s'écoule, immuable. Les psalmodies discordantes des enfants qui apprennent et

récitent des versets du Coran, qu'ils ne comprennent pas, sous la baguette menaçante d'un mouderès attentif, balançant leurs petits corps, selon le rythme de la récitation, suivant le texte de leurs petits doigts sur la tablette qu'ils tiennent entre eux, sont comme des prières qui, sans cesse, depuis des siècles, s'élèvent vers le ciel, de ce tombeau, qu'après tant d'autres, fort différents, M. Loubet souriant, M. Fallières essoufflé, M. Chaumié étonné et M. Étienne tout rond et tout aimable, dans son fief oranais, sont venus, il y a deux ans, regarder un instant.

Puis, la voie traverse la vallée du Safsaf, et franchissant des cascades, et descendant le long de la montagne, elle atteint un vaste plateau, d'où elle gagne la vallée riche et plantureuse de la Mekerra. Quelques fermes s'y montrent : d'abord rares et éloignées ; puis plus nombreuses et plus rapprochées ; puis ce sont des hameaux et tout près des bouquets de bois ; tandis que, sur la route qui longe la voie, le mouvement augmente. On a la sensation qu'on s'approche d'un foyer de vie, dont l'activité s'accuse peu à peu. Et, en effet, voici une grande masse de maisons tout entourée d'arbres : c'est Sidi-bel-Abbès, dont le mur d'enceinte n'a pu arrêter le développement, et que sept faubourgs entourent de toutes parts.

Après qu'il eut visité l'Algérie en poste, l'Empereur communiqua au public ses impressions de voyage, dans une lettre qu'il adressa au Maréchal de Mac-Mahon, Gouverneur général.

Cette lettre, singulière de la part d'un chef d'État, assemblage confus de critiques injustes, d'aphorismes enfantins et de propositions sans portée, fit scandale. Elle fut vivement discutée, et sévèrement jugée par ceux qui jouissaient de quelque indépendance, et qui trouvaient, pour le moins, étranges les critiques du souverain à l'égard de braves gens qui ne pouvaient pas lui répondre.

Elle suscita aussitôt, dans toute la colonie, des discussions qui divisèrent en deux camps, bientôt ennemis, toutes les classes de la société algérienne, et telles que, longtemps après, quand elles se furent apaisées, elles s'opposèrent encore à leur union.

Dans le style pompeux qu'on faisait profession d'admirer et dont les rédacteurs de déclarations ministérielles gardent la tradition, l'Empereur, toujours soucieux de frapper les esprits par l'énoncé d'une formule, avait défini l'Algérie : un royaume arabe, une colonie européenne et un camp français !

Développant sa pensée, il avait manifesté la volonté de restreindre l'étendue des territoires de colonisation, dont l'avenir lui inspirait peu de confiance, et celle de rendre aux Arabes les territoires qu'on cesserait de consacrer à la colonisation ; il insistait, enfin, sur cette conclusion, qu'en somme, au point de vue militaire, ce que l'Algérie pouvait donner à la France, c'étaient quelques milliers de turcos.

Ayant parcouru, bien escorté, un pays que les dures expéditions de 1864 avaient pacifié, toutes les mesures que l'autorité militaire avait prises successivement depuis le premier jour, et qui avaient assuré le développement et le raffermissement de notre autorité, lui paraissaient exagérées. Les enceintes, notamment, dont on avait entouré les places, lui semblaient fort inutiles ; cependant, moins de six années après, ces enceintes que l'Empereur avait condamnées sauvaient Bougie, Bordj-bou-Areridj, Fort-l'Empereur, Tizi-Ouzou, Dellys ! Les hôpitaux militaires, qui suffisaient à peine aujourd'hui à hospitaliser la population civile qu'ils reçoivent, lui paraissaient aussi beaucoup trop vastes.

Avec cet esprit faux, ce manque de jugement et cette méconnaissance des intérêts français qui le caractéri-

saient, l'Empereur montra, dans l'exposé de cette thèse monstrueuse, qui faisait de l'armée française la gardienne indifférente d'un royaume arabe mahométan et d'une colonie quelconque, hormis française, qu'il n'avait rien compris à l'Algérie, parce qu'il ne l'aimait pas, et qu'il ne l'aimait pas, parce qu'elle était l'œuvre de la monarchie et celle des Princes de la famille royale. Il effraya, en annonçant tout un ensemble de mesures dont quelques-unes auraient suffi à compromettre, pour toujours, le développement de la colonie. Les résistances qui leur furent opposées dissipèrent, heureusement, les craintes que ses élucubrations impériales avaient causées.

Ayant été de ceux que la lecture de la lettre-programme et la vue de tout le trouble qu'elle avait porté dans les esprits avaient fort inquiétés, combien de fois, depuis, n'ai-je pas pris plaisir à voir les démentis que des faits de toute nature venaient infliger aux pauvres jugements de l'empereur, et avec quelle force ma pensée ne les a-t-elle pas évoqués, quand je me retrouvai ce printemps à Bel-Abbès! Ah! certes, si jamais démenti net, complet, formel, éloquent, fut donné à tous les détracteurs de notre œuvre algérienne, c'est celui que Bel-Abbès ne cesse de donner, et dont, sans aucun doute, elle accentuera encore l'importance.

Fondée seulement en 1849, sur l'emplacement d'une petite redoute qui avait été construite près du marabout consacré à Sidi-bel-Abbès, la ville offre cette particularité qu'elle montre, d'une façon toute spéciale, l'aptitude que les Français possèdent à coloniser, puisque, seule de toutes les villes de l'Algérie, elle n'a aucun passé historique, et que tout y a été créé par des Français, avec l'aide de la main-d'œuvre étrangère.

Il y a soixante ans, les soldats de la légion étrangère,

qui furent les ouvriers de la première heure, les fondateurs de Bel-Abbès, commencèrent à défricher le pays de broussailles et de marais, où maintenant s'élève une ville importante, avec une population européenne considérable; où l'on voit des routes fréquentées, un chemin de fer fort actif, un gros mouvement commercial, et, tout autour de la ville, des faubourgs animés, au centre d'une région admirablement cultivée.

C'est la perle de la province, peut-être celle de l'Algérie, dont un délégué des États-Unis a pu dire : « Je suis émerveillé de ce que je viens de voir. Aux États-Unis, nous créons peut-être aussi rapidement qu'on l'a fait à Bel-Abbès, mais, à coup sûr, pas aussi complètement. »

La population, qui n'était encore que de 6,000 habitants quand l'Empereur visita la ville, s'est augmentée selon une progression singulièrement constante, sauf dans ces toutes dernières années où elle s'est un peu ralentie. Le recensement de 1906 accuse 26,400 habitants, dont 19,400 Européens, au nombre desquels on ne compte malheureusement que moins de 7,000 Français d'origine, contre près de 9,000 Espagnols, plus de 10,000 en vérité, pour les raisons que j'ai dites déjà, et 6,000 indigènes,

Au contraire de Tlemcen, Bel-Abbès est donc une ville européenne, et l'élément indigène, qui ne constitue qu'une faible minorité, se compose d'ouvriers, d'hommes de peine, de charretiers, etc.

Si l'on considère la population municipale ou bien la population européenne, cette jolie ville, si jeune, de fondation si récente, occupe le cinquième rang des villes d'Algérie, n'étant primée que par Alger, la capitale, Oran et Constantine, les deux préfectures, et Bône, ville ancienne, d'un grand commerce, port très fréquenté.

C'est là une constatation qui est de nature à caractériser l'importance de Bel-Abbès, et à donner la mesure de la somme de travail, d'énergie et de résolution qu'on y a dépensée.

Sans industrie jusqu'à ce jour, l'activité de la ville et de ses faubourgs est tournée vers l'agriculture et le commerce. Les Espagnols se livrent surtout à la culture où ils excellent; les Français, au petit commerce de la ville et aux transactions plus importantes du trafic des produits variés de la belle vallée de la Mékerra. Les Juifs s'efforcent de vivre sur les uns et sur les autres, et ils réalisent souvent de bons bénéfices.

Bien avisés, et fort aidés par un bon système d'irrigation, les habitants ont eu le bon esprit de ne pas spécialiser trop leurs cultures. Ils ne rivalisent ni avec Sétif pour la production du blé, ni avec Mascara pour celle du vin, ni avec Mostaganem pour celle des fourrages et du gros bétail; ils font de tout; et par suite, moins exposés à souffrir des mécomptes qu'il faut prévoir dans ce pays toujours un peu excessif, ils obtiennent, grâce à leur intelligence et à leur énergie, des résultats excellents, progressent, gagnent en bien-être, s'enrichissent et ne doutent pas de l'avenir qui est réservé à leur ténacité.

Cependant, il y a quelques ombres à signaler dans ce tableau si enchanteur.

La population de Bel-Abbès, moins que toute autre peut-être, n'échappe pas à la fièvre de plaisir qui possède toutes les populations d'Algérie.

Dans toutes les villes, et même dans les villages, tout sert de prétexte pour s'amuser, et les gens de la campagne, pour éloignés qu'ils soient, ne manquent pas d'apporter leur contingent de gaieté aux citadins et aux villageois. L'attention qu'a toujours une municipalité

soucieuse de sa réélection c'est de doter sa ville d'une salle des fêtes. La salle des fêtes est réglementaire, obligatoire, indispensable, pour la population des cités algériennes, comme les deux apéritifs journaliers le sont pour les individus.

Bel-Abbès a donc une fort belle salle des fêtes, dans la mairie monumentale qui orne la place principale de la ville, face à l'église, que des architectes diocésains ou des officiers du génie ont bâtie sur un plan qui n'a rien de monumental. Et, dans la salle, les bals sont nombreux, donnés par les corporations et les associations qui, sous les noms les plus divers, font assaut d'entrain pour égayer leurs concitoyens, les dissiper plus qu'il ne conviendrait et les inciter à des dépenses devant lesquelles fort peu reculent, quelque exagérées qu'elles puissent être pour leurs ressources. Bien entendu, ce sont les Français qui résistent le moins à ces entraînements, et qui, au contraire, mettent tout en branle. Les Espagnols, qui y restent plus indifférents dépensent moins et s'enrichissent souvent à leurs dépens; moins que les Juifs pourtant, car partout ceux-ci ont l'art de profiter des faiblesses humaines, quand ils ne les provoquent pas. Ils s'empressent donc de venir en aide à ceux que leur imprévoyance force à demander du secours, et, peu à peu, ils deviennent souvent, trop souvent, propriétaires de maisons ou de terres acquises à vil prix.

J'ai déjà parlé du grand nombre d'Espagnols qui sont à Alger et à Oran, et dit qu'on en comptait, relativement, plus encore à Bel-Abbès. Ils y sont, en effet, dans une proportion qu'il faut signaler, puisque leur nombre dépasse de beaucoup celui des Français d'origine. Or, si les Espagnols d'Oran, aussi bien que ceux d'Alger, ne s'élèvent que rarement dans l'échelle sociale, il n'en est

pas de même à Bel-Abbès, où un grand nombre d'Espagnols occupent d'excellentes situations qu'ils ont su conquérir par leur travail, leur sobriété, leur économie et leur endurance exceptionnels.

Il n'y a pas à se dissimuler qu'ils n'aient le désir de profiter des forces électorales prépondérantes que le fonctionnement automatique de la loi de naturalisation leur assurera, pour entrer dans les conseils municipaux, et, plus tard, faire davantage.

Ce n'est pas se montrer pessimiste, mais c'est simplement faire acte de prévoyance que de signaler des projets dont la réalisation pourrait nous porter de graves préjudices, car l'exemple que Bel-Abbès pourra donner serait suivi autre part. Qu'on ne s'imagine pas qu'en venant travailler chez nous, même s'y enrichir, les Espagnols cessent d'être des Espagnols. Qu'on ne pense pas, non plus, que, lorsqu'ils sont naturalisés, tous cessent d'avoir chez eux le portrait du Roi d'Espagne, qui reste leur Roi, ni d'avoir au cœur le souvenir du pays, qui reste aussi le leur. Que le charme de l'intéressante figure du jeune Roi d'Espagne ne nous empêche pas d'ouvrir les yeux sur certaines démarches de son Gouvernement que les Algériens connaissent, ni sur la politique qu'il suit en ce moment au Maroc. Qu'on se persuade que l'Espagne n'a pas renoncé à jouer un rôle sur la terre d'Afrique, vers laquelle elle se sent attirée, plus que par les souvenirs du passé et autant que par le sentiment de ses intérêts, par une sorte d'affinité qu'elle croit subsister entre des races qui ont si longtemps vécu côte à côte.

Je ne doute pas qu'il n'y ait un jour, en Afrique, une question espagnole, et ce n'est pas en fermant les yeux devant ce qui frappe clairement qu'on se préparera à la bien résoudre.

La conclusion, dira-t-on? Elle est toujours la même. Français insoucians, allez en Algérie.

Toutes les fois que cela m'était possible, j'allais toujours, au cours de mon voyage, visiter les salles d'Honneur des régiments. Je m'étais fait une joie de voir celle du 1^{er} régiment étranger, resté possesseur des souvenirs de la Légion, du temps qu'elle ne comportait qu'un régiment. Mes espérances furent comblées à la vue des souvenirs de tant d'actions mémorables, de tant de gloire accumulée, par les braves inconnus formés en une troupe de héros sous le drapeau de la France. Je fus également fort intéressé, dans la salle d'honneur du 2^e spahis, en voyant le tableau qui représente la scène de la reddition d'Abd-el-Kader.

Certes l'auteur, le capitaine Pagano, ne possède pas un talent comparable à celui de nos grands artistes; mais en mettant en scène l'émir qui, seul, monté sur sa petite jument, s'avance calme, digne, simple, le chapelet à la main, au-devant du peloton de spahis qui l'attend impassible, et en face, le sous-lieutenant Boudoya qui, rejetant son burnous en arrière, se lève sur ses étriers et salue le vaincu, d'un grand geste de son sabre, déférent mais fier, respectueux mais formel, qui marque la fin d'une épopée et l'avènement de temps nouveaux, on se sent gagné par une impression que seul un soldat peut communiquer, et que seul, peut-être, un soldat peut ressentir.